



EMILY LARKIN

*L'honneur d'Eleanor*

SORTILÈGES AMOUREUX



AVENTURES & PASSIONS



L'honneur d'Eleanor

*Aux Éditions J'ai lu*

La voleuse de Whitechapel  
*N° 12796*

**SORTILÈGES AMOUREUX**

- 1 – Les aventures de Charlotte  
*N° 13132*
- 2 – Les petits secrets de Letitia  
*N° 13210*

EMILY  
LARKIN

SORTILÈGES AMOUREUX – 3

# L'honneur d'Eleanor

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Élisabeth Luc*





Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
**RUINING MISS WROTHAM**

© Emily Larkin, 2017  
All rights reserved

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2021

*C'est une vérité universellement connue :  
les bonnes fées n'existent pas.*





# 1

*15 juillet 1812, Londres*

Eleanor Wrotham, Nell pour sa famille, avait deux marraines. La première lui avait offert un exemplaire de la Bible à l'occasion de son baptême, puis le volume des *Sermons à l'adresse des jeunes femmes* de Fordyce pour ses douze ans. Son père tenait à ce qu'elle lise ce recueil du pasteur écossais et Nell avait obéi.

Son autre marraine ne lui avait encore fait aucun cadeau. Le père de Nell ignorait tout d'elle, car cette marraine-là était une fée dont l'existence était un secret bien gardé. On l'appelait Sinistre et elle ne se manifesterait qu'une fois, le jour des vingt-trois ans de Nell, pour lui accorder un don qu'elle formulerait lors d'un unique vœu.

Dans le fiacre qui la conduisait à Londres, Nell était songeuse. Si seulement elle avait pu avoir vingt-trois ans la veille, ou aujourd'hui, voire le lendemain. Hélas, il lui restait encore une semaine entière à patienter.

Assise sur une banquettes inconfortable, elle était coincée entre une veuve corpulente et un clerc de notaire encore plus corpulent. Les mains crispées sur son réticule, elle affichait une expression sereine pour dissimuler sa nervosité. Une jeune fille bien élevée ne trahit jamais ses émotions, n'avait cessé de lui seriner

son père. Ce père aux principes aussi rigides qu'implacables qui était à l'origine de ce désastre.

Pour la millième fois, Nell se lamenta sur cet anniversaire tant attendu et pria pour que sa fée marraine n'arrive pas trop tard...

Les cloches sonnaient midi lorsque Mordecai Black s'engagea dans les rues encombrées et poussiéreuses de la capitale. Une odeur fétide flottait dans l'air. Il arrêta la voiture devant l'auberge de la Croix-d'Or et confia les rênes à son valet avant de sauter à terre.

La cour de l'auberge grouillait de voyageurs énervés et de domestiques en nage. Mordecai n'eut néanmoins aucun mal à se frayer un chemin dans la foule, les gens s'écartant prudemment sur son passage.

Dans la salle de l'auberge, il interpella un employé :  
— Où est le patron ?

Mordecai trouva l'aubergiste dans un bureau encombré, à l'arrière de l'auberge. Penché sur un registre, l'homme additionnait des colonnes de chiffres.

— Est-ce que vous hébergez des passagers de la diligence arrivée de Bath ce matin ?

Visiblement contrarié par cette intrusion, l'aubergiste leva les yeux, l'air agacé. Il ouvrit la bouche, découvrit la carrure de l'importun, et ravala les paroles bien senties qu'il s'apprêtait à lui lancer.

— Une femme est arrivée de Bath ce matin, reprit Mordecai. Elle voyage seule. Elle séjourne dans votre établissement ?

— Il y avait une femme, en effet, concéda le patron en posant sa plume.

De mauvaise grâce, il ouvrit le registre des entrées et parcourut une colonne de noms.

En proie à un espoir mêlé à d'appréhension, Mordecai sentit son cœur s'emballer tandis qu'il songeait au document glissé dans sa poche.

— Mme Webster, lut l'aubergiste. Elle loge bien ici.

— Mme Webster, dites-vous ?

— Oui.

— Je cherche une Mlle Wrotham.

— Elle a dû descendre ailleurs, conclut l'homme en refermant son registre.

Webster. Wrotham. W.

— À quoi ressemble-t-elle ? insista Mordecai. Jeune, mince, les cheveux châains ?

— Je ne la qualifierais pas de jeune. Ni de mince, du reste.

L'espoir de Mordecai s'envola pour faire place à un sentiment de malaise teinté d'inquiétude. Il ressortit pour aller parler aux porteurs de bagages. Il suffit d'une demi-couronne et d'un regard noir pour obtenir leur attention.

Parfois, la peur qu'inspirait son physique le contrariait. Ce jour-là, elle se révéla utile. Aucun employé n'avait remarqué Mlle Wrotham, ni ne l'avait vue quitter la cour de l'auberge.

Tenant les rênes de son carrick, Mordecai fila à vive allure vers Grosvenor Square en évitant habilement les autres véhicules. Il remarquait à peine le paysage urbain. Comment diable localiser Mlle Wrotham dans une ville de la taille de Londres ? s'interrogeait-il.

Il ne tarda pas à atteindre la vaste place. Son hôtel particulier se dressait à l'extrémité, un superbe édifice de style palladien orné de colonnes et doté de nombreuses fenêtres. Huit mois plus tôt, il appartenait encore à lord Dereham. Depuis sa mort, son

fils illégitime y avait élu domicile. Si les allumeurs de réverbères du quartier l'appelaient « la maison du bâtard », ce n'était pas pour insulter Mordecai, mais pour énoncer une vérité : il est bien l'enfant illégitime de Dereham.

Il arrêta le carrick et mit pied à terre avec soulagement. Cet aller-retour à Bath et ces longues heures de route l'avaient éreinté.

— Rentrez l'attelage à l'écurie, ordonna-t-il au palefrenier. Je n'aurai plus besoin de vous aujourd'hui.

La voiture s'éloigna en cahotant sur les pavés de la cour, pourtant Mordecai ne gravit pas immédiatement les marches du perron.

Mlle Wrotham se trouvait quelque part à Londres. Seule.

Il ôta ses gants et se frotta le visage. Avant toute chose, il avait besoin d'un bain, de vêtements propres, et peut-être d'une sieste.

Il pivota et balaya du regard les élégantes bâtisses couronnées de hautes cheminées qui l'entouraient. La ville lui semblait soudain pleine de dangers, au point qu'il fut saisi d'un sentiment qui ne lui était pas coutumier : la peur. Du haut de son mètre quatre-vingt-quinze, il ne redoutait personne et savait jouer des poings mieux que quiconque. Mlle Wrotham, en revanche, ne possédait pas ces armes. Une femme seule, à Londres, sans amis ni protection, qui n'avait aucune expérience des voyous de tout poil qui sévissaient dans les bas-fonds.

Sa peur s'accroissait, mêlée d'anxiété.

Où diable était-elle ?

Derrière lui, il entendit la porte d'entrée s'ouvrir. Il se retourna.

— Monsieur ? s'enquit son majordome.

— Je vais faire un tour.

D'un pas vif, Mordecai gagna Half Moon Street, à cinq minutes de marche de Grosvenor Square. La résidence des Dalrymple était fermée, les volets clos et le heurtoir avait été ôté de la porte. Les Dalrymple étaient absents, ce que Mlle Wrotham devait savoir. C'étaient ses cousins et nul n'ignorait qu'ils passaient l'été à la campagne. Dans ce cas, pourquoi était-elle venue à Londres ? Et comment allait-il la retrouver ?

Sur le perron, Mordecai hésita. En plus d'avoir chaud, il était fatigué et inquiet. Seigneur, l'air était moite et suffocant. Il dénoua sa cravate et s'épongea le visage.

À la réflexion, Mlle Wrotham connaissait une autre personne à Londres.

Tout en prenant la direction de Berkeley Square, il se dit qu'il était idiot. Roger, l'homme qui l'avait éconduite, était bien le dernier qu'elle irait voir en cas de besoin.

Il lui fallut deux minutes pour atteindre Half Moon Street. À l'approche de la résidence de Roger, Mordecai ralentit le pas. Si la bâtisse était élégante, elle était moins prestigieuse que la sienne.

Il s'arrêta au pied des marches. « Je me fatigue inutilement, songea-t-il. Roger ne saura rien et, dans le cas contraire, il se fera un plaisir de ne rien me dire. » L'appréhension de Mordecai grimpa d'un cran. Du bout des doigts, il effleura la dispense de bans dans sa poche. Après avoir pris une profonde inspiration, il frappa à la porte du nouveau lord Dereham.

Le majordome lui ouvrit.

— Bonjour, Bolger. Mon cousin est-il là ?

Le domestique pinça les lèvres, offusqué par la référence à ce lien de parenté. Il regrettait manifestement de ne pas pouvoir lui claquer la porte au nez.

— Lord Dereham est présent, monsieur.

— Je veux le voir.

Le vestibule était semblable à celui de sa propre maison : sol de marbre, haut plafond orné de moulures et

d'une fresque de Robert Adam. Il desservait un salon, une salle à manger et la bibliothèque, tandis qu'au fond se déployait un grand escalier. La ressemblance s'arrêtait là car, ici, les valets de pied faisaient partie du décor au même titre que les bouquets de fleurs. Quatre malheureux domestiques en livrée et coiffés de perruques se tenaient presque au garde-à-vous, le regard dans le vide. De véritables statues humaines. Mordecai étouffa un ricanement narquois. Pourquoi diable avoir *quatre* valets toute la journée ?

Il savait pourquoi. Roger aimait étaler sa richesse, et s'il plaçait quatre valets dans son vestibule, c'était pour une question de symétrie. À ses yeux, deux valets ne suffisaient pas, et trois ou cinq n'étaient pas acceptables.

— Lord Dereham n'est pas disponible dans l'immédiat, annonça le majordome, toujours renfrogné et hostile. Si vous voulez bien patienter dans la bibliothèque, je vais l'informer de votre visite.

Il adressa un signe de tête à un valet de pied qui s'empressa d'aller ouvrir la porte de la bibliothèque. Mordecai se dirigeait vers ladite bibliothèque en se demandant combien de temps on allait le faire mijoter quand la porte du salon s'ouvrit à la volée. Une jeune femme en surgit.

— ... assez de ces excuses ! Quelle poule mouillée !  
Mordecai se figea.

Dans sa vie, il n'avait été vraiment surpris qu'à deux reprises. La première quand son père l'avait reconnu officiellement et la seconde quand Henry Wright avait pris sa défense à Eton. Cette scène un peu théâtrale était la troisième. Il en demeura bouche bée. Eleanor Wrotham en personne ? Sous le toit de Roger ?

— Si vous refusez de m'aider, je trouverai quelqu'un qui en aura le courage !

Elle était sublime de mépris, les yeux lançant des éclairs, les joues en feu, le ton cinglant.

Alors, seulement, il entrevit les larmes de rage qui brillaient dans ses yeux. Elle n'était pas seulement furieuse, elle était bouleversée.

Sans même remarquer la présence de Mordecai, elle traversa le vestibule d'un pas décidé et ouvrit la porte d'entrée.

Roger apparut à son tour, le visage empourpré, ses cheveux blonds pommadés, l'air indigné. Ignorant son cousin, Mordecai se lança à la poursuite de la jeune femme et claqua la porte au nez du majordome.

— Mademoiselle Wrotham ! cria-t-il en hâtant le pas.

Elle s'arrêta et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. L'espace d'un instant, elle ne put masquer sa surprise. Très vite cependant, elle retrouva sa superbe et cet air hautain qu'elle tenait de son père.

Mordecai sut sans l'ombre d'un doute qu'elle était la femme de sa vie, la seule et unique, celle qu'il épouserait, non pour son physique ou son éducation – raisons qui avaient incité Roger à demander sa main –, mais pour ce qu'il devinait de sa personnalité : une intelligence vive, une passion bridée, un esprit qui brûlait d'être libéré de ses chaînes.

— Moi, je vous aiderai ! lança-t-il en franchissant les quelques mètres qui les séparaient. Quel que soit le problème, je vous viendrai en aide.

Elle arqua légèrement les sourcils et le balaya du regard. Mordecai prit soudain conscience du spectacle qu'il offrait : en nage, mal rasé, les vêtements fripés. Mortifié, il se retint de renouer sa cravate et d'épousseter sa veste. Jamais il n'aurait imaginé rencontrer de nouveau avec Mlle Wrotham dans ces conditions. Il s'empourpra, ce qui ne lui était pas arrivé depuis de nombreuses années.

Dieu qu'il aurait aimé savoir ce qu'elle pensait de lui ! Non pas de son apparence en cet instant – il ne fallait pas être grand clerc pour s'en douter –, mais



de lui en tant que Mordecai Black, fils illégitime d'un comte, à la réputation sulfureuse qui plus est.

Si la bonne société le tolérait – son père y avait veillé –, il ne faisait pas l'unanimité, loin de là. Roger, par exemple, le détestait, de même que le père de Mlle Wrotham, un homme très strict qui ne le jugeait pas digne de sa fille. Ce dernier était mort désormais, et seul comptait l'opinion de Mlle Wrotham. Saurait-elle voir au-delà de sa réputation de vaurien ? Déceler sa vraie nature ?

Peut-être car, loin de faire volte-face comme l'aurait dû une jeune fille de bonne famille, elle expliqua :

— Je dois me rendre à Seven Dials, mais personne ne veut m'y conduire sous prétexte que ce n'est pas un quartier convenable pour une dame.

Mordecai la dévisagea, étonné.

— C'est mal famé, en effet, confirma-t-il.

— M'y accompagnerez-vous, monsieur Black ?

— Non. Pas question. Si vous avez des affaires à régler là-bas, permettez-moi d'y aller à votre place.

— Je dois m'y rendre en personne.

— Seven Dials n'est qu'une suite de tavernes et de bordels, déclara Mordecai sans détour. Vous n'y seriez pas à votre place.

— Ma sœur est là-bas, avoua Mlle Wrotham, soudain moins hautaine. Elle a de graves ennuis et a besoin de mon aide.

Mordecai était intrigué. S'agissait-il de cette sœur qui avait fait scandale, anéantissant ainsi les perspectives de mariage de Mlle Wrotham ?

— Est-ce celle qui...

*S'est enfuie avec un soldat ?*

— Je n'ai qu'une sœur.

Quoi qu'ait fait celle-ci, il était évident que la jeune femme l'aimait beaucoup.

Mordecai hésita. Cette personne devait être tombée bien bas pour se retrouver dans ce quartier infâme.

— Je vous la ramènerai, promit-il. Il vaut mieux que vous n'...

— Je vous accompagne.

— Mademoiselle Wrotham...

— Monsieur Black, vous allez l'effrayer !

— Je vous promets de traiter votre sœur avec le plus grand respect, rétorqua-t-il, piqué au vif.

— Là n'est pas le problème, répliqua-t-elle avec impatience. Vous ne comprenez pas ? Vous semblez... dangereux. Elle est déjà suffisamment apeurée... Je dois absolument être présente à vos côtés.

Mordecai reconnut dans son expression cette détermination farouche qu'il avait admirée l'année passée et qu'elle ne cherchait désormais plus à cacher. De plus, elle avait raison. Jamais une jeune femme effrayée qui ne le connaissait ni d'Ève ni d'Adam ne monterait avec lui dans sa voiture. C'était fâcheux, mais c'était ainsi.

— Je vous en prie, insista Mlle Wrotham en posant la main sur son bras.

Le geste était à la fois audacieux et prudent, comme si elle craignait d'être compromise par ce simple contact.

Troublé au-delà des mots, Mordecai sentit ses bonnes résolutions s'envoler.

— Très bien, concéda-t-il. Nous irons ensemble.

Le visage d'Eleanor Wrotham s'illumina, mélange d'espoir et de soulagement, puis elle demanda aussitôt d'un air tendu :

— Pouvons-nous y aller tout de suite ? Où est votre voiture ?

— À l'écurie. Un fiacre sera plus rapide.

— Ils refuseront de...

— Je vous garantis qu'ils ne me refuseront pas.

Durant le trajet, Mlle Wrotham ne chercha nullement à discuter. Assise à côté de lui, elle ne lâchait pas son réticule et regardait droit devant elle, comme si elle pouvait faire accélérer l'attelage par la seule force de sa volonté. Mordecai avait l'étrange impression de revenir un an en arrière. La jeune femme portait d'ailleurs une toilette qu'il lui avait vue lors de sa saison mondaine : une robe de jour ivoire festonnée de brun, associée à un spencer d'un bleu rappelant celui de ses yeux et un chapeau de paille à ruban d'azur, une tenue un peu démodée, désormais.

Néanmoins, Mlle Wrotham n'était plus exactement telle que dans son souvenir. Elle était toujours aussi hautaine et distante, certes, mais également très tendue.

Tournant la tête, elle le surprit en train de la regarder.

— Seven Dials est encore loin, monsieur Black ?

— Moins de deux kilomètres.

Elle hocha la tête et ouvrit son réticule pour en sortir une lettre.

— Sophia m'a écrit qu'elle ne savait pas exactement où elle se trouvait. Elle précise juste que c'est au-dessus d'une taverne. De sa fenêtre, elle voit le carrefour de Seven Dials. Elle raconte que, à son arrivée à Londres, elle n'avait pas un sou et ne savait pas où

aller. Une femme l'a recueillie, lui a donné à manger et un lit pour la nuit et...

Elle froissa rageusement la feuille de papier.

— Cette femme a ensuite déclaré que Sophia lui devait cinq shillings et qu'elle devrait travailler pour la rembourser. D'après ma sœur, il s'agirait d'un *bordel*.

— C'est un stratagème courant, admit Mordecai sans surprise. Les proxénètes et mères maquerelles s'en servent pour prendre de jeunes campagnardes innocentes dans leurs filets.

— Sophia a mordu à l'hameçon, confirma amèrement Mlle Wrotham. Cette Mme Harris l'a semble-t-il enfermée dans une pièce et l'y retient prisonnière.

Elle lissa la lettre sur ses genoux.

— Heureusement, ma sœur avait du papier et un crayon sur elle. Elle dessine très bien. Parfois, ses dessins lui rapportent même un peu d'argent. Elle précise que la fille qui est venue chercher son pot de chambre est gentille et qu'elle compte lui demander de poster cette lettre pour elle.

— Ce qu'elle a fait, apparemment, commenta Mordecai d'un ton qui se voulait rassurant. N'ayez crainte, votre sœur va se tirer de ce mauvais pas.

— Je n'ai reçu cette lettre qu'hier, mais Sophia l'a rédigée il y a quatre mois, précisa-t-elle, la mine grave.

Mordecai prit une profonde inspiration.

— Quatre *mois*, répéta-t-elle, et ses yeux s'embuèrent de larmes.

Il ne put se résoudre à lui assurer que tout irait bien.

— Tenez, dit-elle en essuyant ses larmes d'un revers de main avant de lui tendre la lettre. Elle a dessiné ce qu'elle voyait de sa fenêtre. Je me suis dit que cela pourrait aider à la localiser.

C'était difficile à déchiffrer car Sophia Wrotham l'avait de toute évidence griffonnée à la hâte. Mordecai concentra son attention sur le dessin qui n'avait rien

d'une esquisse, en réalité. Sophia avait veillé à représenter les moindres détails.

*Je prie pour que tu reçoives cette lettre, Nell, car je sais que tu m'aideras quoi qu'en dise notre père.*

Nell. Tel était le surnom qu'elle donnait à Mlle Wrotham. Il étudia le dessin pour le graver dans sa mémoire, puis il leva les yeux vers la jeune femme.

— Cela va nous aider, déclara-t-il.

Situé non loin de Covent Garden, le quartier de Seven Dials était autrefois respectable. Ce n'était plus le cas. Chacune des sept rues convergeant vers le rond-point central était jalonnée de tavernes, de débits de boisson plus ou moins louches, de restaurants, de bordels, de taudis et de boutiques de receleurs en tout genre. Au cœur de cette misère crasse, les enfants traînaient dans les rues, livrés à eux-mêmes, tandis que les adultes sombraient dans l'alcool pour oublier qu'ils n'avaient pas d'avenir.

Si la chaleur moite de Half Moon Street était pénible, Seven Dials était irrespirable. Des odeurs nauséabondes flottaient dans l'air. Debout sur les pavés sales, au milieu du brouhaha, Mordecai tenait Mlle Wrotham par le coude. Elle avait beau afficher une expression impassible, il la sentait trembler légèrement. Il jeta un coup d'œil au dessin de Sophia, puis scruta les alentours.

— C'est là, dit-il.

Elle suivit son regard. La bâtisse était délabrée et, sur la façade, une fenêtre était condamnée. Mordecai lui rendit la lettre et resserra son emprise sur son coude, non pas pour l'empêcher de s'enfuir, mais pour lui rappeler qu'elle ne pouvait libérer sa sœur sans son aide. Ils traversèrent la rue sans que personne fasse attention à eux. Mordecai observa les passants,

ne repéra rien d'alarmant. Des gamins jouaient dans le caniveau, il en attrapa un par l'oreille :

— Où se trouve la maison de Mme Harris ?

L'enfant cria et grimaça comme s'il souffrait le martyre alors que Mordecai avait veillé à ne pas lui faire mal. Quoi qu'il en soit, ses compagnons de jeu portèrent leur attention sur lui.

— Quelle porte ?

Le garçon l'indiqua du doigt. Mordecai le relâcha et lui lança une pièce de monnaie qui lui valut un grand sourire.

Si la porte avait connu des jours meilleurs, elle était robuste. Une jeune femme n'aurait jamais été capable de la défoncer si elle avait été verrouillée, ce qui n'était pas le cas aujourd'hui. À l'intérieur, un escalier raide et sombre menait à l'étage. S'il n'y avait pas de vigile au pied dudit escalier, Mordecai était certain d'en trouver un au sommet.

Il songea à ses pistolets bien rangés dans leur étui doublé de soie, à Grosvenor Square. Si seulement il avait songé à s'en munir ! Il ne lui restait qu'à jouer des poings, une arme qu'il savait redoutable.

À condition que le vigile n'ait pas de couteau...

Il se tourna vers Mlle Wrotham, dont la place n'était pas dans ce bouge. Il essaya de l'imaginer poussant des cris stridents ou se pâmant, en vain. Elle était plutôt du genre à attraper un vase pour le fracasser sur la tête d'un éventuel assaillant.

— En cas de bagarre, n'intervenez surtout pas, la prévint-il. Laissez-moi faire.

Elle hocha la tête.

Il ne fut guère convaincu par cette docilité affichée. Si la vie de Sophia Wrotham était menacée, Eleanor la défendrait bec et ongles. Mieux valait donc éviter toute violence.

Il posa le pied sur la première marche, se ravisa et alla verrouiller la porte de l'immeuble. Ayant ainsi

protégé leurs arrières, il gravit les marches. Nell lui emboîta le pas. L'étroit couloir desservait plusieurs pièces. Devant une porte somnolait un colosse affalé sur une chaise. Lorsque Mordecai se pencha vers lui, il sursauta et se leva péniblement. En réalité, il était ivre.

— Mme Harris, dit Mordecai. Nous voulons lui parler.

L'homme était plus petit et trapu que lui, avec une tête de bagarreur.

— Vous êtes qui ?

— Je veux voir Mme Harris. Tout de suite !

Le garde dévisagea Mordecai, réfléchissant visiblement aux choix qui s'offraient à lui, puis il opta pour la sagesse et remonta le couloir. Mordecai et Nell le suivirent.

L'homme s'arrêta devant la troisième porte et l'ouvrit.

— Vous avez de la visite.

Mordecai pénétra dans un salon. Une femme était assise sur un divan, une tasse de thé à la main. Si le divan en question était élégant et de qualité, le tissu était élimé par endroits et criblé de taches suspectes.

La pièce était presque vide. Il n'y avait pas même un vase dont Nell aurait pu se servir comme d'une arme. En revanche, il y avait un solide tabouret en chêne et, près de la cheminée, un tisonnier et une pelle.

Mme Harris n'était guère plus reluisante que son divan. Sans doute avait-elle eu son heure de gloire, mais son visage était désormais sillonné de rides sous le fard. Dès que Nell franchit le seuil, elle l'examina d'un œil expert tel un maquignon évaluant la valeur d'un cheval.

— Madame Harris ? s'enquit Mordecai.

— Qui êtes-vous ? répondit-elle en posant sa tasse.

— Nous cherchons Sophia Wrotham.

— Connais pas. Joe ! Raccompagne-les !

— Non, rétorqua Mordecai qui ferma la porte avant de s'y adosser. Sophia Wrotham. Vous lui avez proposé le gîte pour une nuit, vous l'avez nourrie, avant de lui réclamer un paiement. Et elle a dû travailler pour vous.

— Et alors ? répliqua Mme Harris en se redressant. Je fais pas la charité !

— Où est-elle ? demanda Mordecai d'un ton menaçant.

— Joe ! Reste pas planté là, abruti ! Mets-les dehors.

L'homme hésita. Son regard passa de Mordecai à Mlle Wrotham, puis au tisonnier. Il bondit en avant pour s'en emparer.

Mordecai attrapa le tabouret et le lança, atteignant le colosse à la tête. Ce dernier s'affaissa sur le sol. En voyant son employé à terre, Mme Harris se leva et brandit sa tasse comme pour se défendre.

— Sophia Wrotham, répéta Mordecai. Où est-elle ?

— Je vois pas de qui vous voulez parler.

— Elle était là il y a quatre mois.

— Quatre mois ?

L'expression de Mme Harris changea.

— Une blonde ? Jolie ?

Mordecai se tourna vers Nell, qui opina.

— Une vraie vipère, celle-là. Elle s'est enfuie en emmenant une de mes filles.

— Elle est partie ?

— Vous êtes sourd ou quoi ? Je viens de vous le dire. Elle a filé.

Mordecai la fixa, les yeux étrécis.

— Je veux examiner chaque pièce de ce bâtiment.

Mordecai fouilla la maison de la cave au grenier, sans lâcher le bras de Mme Harris. Eleanor les suivait en silence. Hélas, Sophia n'était nulle part. Ils trouvèrent néanmoins la chambre qu'elle avait



occupée et dont la fenêtre brisée était à présent condamnée.

La mère maquerelle faisait travailler cinq prostituées. Toutes dormaient à cette heure de la journée. Mordecai les réveilla et posa les mêmes questions à chacune : savaient-elles où Sophia Wrotham était allée ? Souhaitaient-elles quitter les lieux elles-mêmes ? Elles répondirent par la négative à la première question, et trois d'entre elles dire oui à la deuxième.

Une demi-heure après être entrés dans la maison de passe, ils prirent congé. Dans le salon, le dénommé Joe gisait toujours sur le sol, inconscient.

— Vous avez une destination en tête ? demanda Mordecai aux trois prostituées une fois dans la rue.

— Je veux rentrer chez moi, dit une jeune fille pâle qui ne devait avoir plus de dix-huit ans. Près de Stevenage.

— Je vous emmène dans un relais de poste. Je vous trouverai une place dans une diligence. Et vous ? demanda-t-il aux deux autres.

— Ma mère vit à Putney. Elle m'hébergera.

— La mienne refusera de me reprendre, avoua la dernière.

En dépit de sa carrure plutôt robuste, elle semblait perdue et vulnérable, avec son petit sac en toile qui contenait ses quelques effets. Sa robe était sale et froissée, et ses cheveux décoiffés encadraient un visage en partie tuméfié.

N'écoutant que son sens du devoir, Mordecai décida de l'embaucher. Comme fille de cuisine ? Femme de chambre ? Laitière dans son domaine du Devonshire, peut-être ?

— Tu peux venir avec moi, proposa la deuxième fille. Ma mère est lavandière. Elle sera contente d'avoir un peu d'aide.

Mordecai mit ses deux protégées dans un fiacre et régla la course pour Putney, avant de leur remettre à chacune un billet de banque.

— Occupez-vous d'elle, recommanda-t-il à la fille de la lavandière en indiquant sa compagne.

— C'est promis, monsieur.

Il fit monter sa troisième protégée dans un autre fiacre, puis se trouva confronté à un choix.

— Mademoiselle Wrotham ?

Elle se tourna vers lui, puis vers la fille, et devina son dilemme : verrait-elle un inconvénient à partager un fiacre avec une prostituée ?

En guise de réponse, elle s'installa dans la cabine.

Son père se retournerait sans doute dans sa tombe, quant à Mordecai, il était juste soulagé. Il demanda au cocher de les conduire au relais de la Tête-de-Maure, à Holborn, d'où partaient les diligences en direction du nord, puis grimpa à son tour dans la voiture.

Le trajet se déroula en silence. Mlle Wrotham avait les mains sagement croisées sur les genoux, le port altier, l'air détachée. Elle semblait épuisée. Sans doute ne s'était-elle pas reposée ni restaurée depuis son arrivée dans la capitale. Lui-même ne se souvenait pas quand il avait mangé pour la dernière fois. Quoi qu'il en soit, son estomac le rappelait à l'ordre.

Une grande agitation régnait au relais de la Tête-de-Maure lorsqu'ils y arrivèrent. Le regard vague, Mlle Wrotham ne semblait pas prêter attention à ce qui se passait autour d'elle.

Mordecai acheta un billet pour Stevenage et commanda un repas pour la fille.

— Vous avez faim ? demanda-t-il à Eleanor. Vous voulez vous restaurer ici ?

Elle secoua la tête.

Mordecai donna dix livres à la jeune prostituée dont le visage s'illumina. Sans doute n'avait-elle jamais possédé une telle somme.

Alors qu'il s'éloignait, elle le rappela :

— Monsieur ?

Il fit volte-face.

— Je sais pas où est votre amie, bredouilla-t-elle en crispant les doigts sur le billet, mais je peux vous dire où est Lizzie.

— Lizzie ? répéta Mlle Wrotham.

— Celle qui a filé avec elle.

Mlle Wrotham s'avança vers la jeune fille, les yeux rivés sur son visage.

— Lizzie m'a dit qu'elle connaissait quelqu'un qui l'hébergerait si elle arrivait à se rendre à Exeter.

— Qui ?

— Elle a pas donné son nom, madame. C'est une femme pieuse qui aide les filles perdues.

— Les filles perdues ?

— C'est ça. Lizzie avait beau détester les sermons, c'est toujours mieux que de tapiner.

— Exeter, dites-vous ?

— C'est là que Lizzie a dû aller avec votre amie, c'est sûr.

Nell se précipita dans la rue. Le fiacre qui les avait amenés avait disparu. L'esprit en alerte, elle en chercha un autre des yeux. Exeter. Combien de temps fallait-il pour s'y rendre ?

— Où se trouve la station de fiacres ?

— Au coin de la rue, répondit M. Black.

Elle s'y précipita avec une hâte que son père aurait réprouvée chez une femme de son rang. Mordecai se contenta de hâter le pas pour rester à sa hauteur.

— Savez-vous d'où partent les diligences pour Exeter ? s'enquit-elle.

— D'ici.

Nell s'arrêta net.

— Vous n'irez pas à Exeter en diligence, déclara Mordecai en la prenant par le coude.

— Je n'ai pas les moyens de m'offrir une chaise de poste.

Cet aveu aurait dû la gêner, mais elle n'accordait plus la moindre importance à ce que les gens pensaient d'elle. Elle tenta de se libérer.

— Moi, j'ai les moyens de vous offrir un voyage en chaise de poste, répliqua-t-il. À quand remonte votre dernier repas ?

Nell ne s'en souvenait pas et n'en avait que faire.

— Lâchez-moi ! Je dois aller m'inscrire sur la feuille de route.

— Je peux vous emmener à Exeter bien plus rapidement, affirma Black. Dites-moi à quand remonte votre dernier repas.

Nell le dévisagea, en proie à des émotions contradictoires : de la gratitude, de l'agacement face à son autoritarisme et de l'espoir à l'idée de pouvoir gagner Exeter grâce à lui. Soudain, un fiacre apparut au loin.

M. Black le héla et, bien sûr, le cocher s'arrêta aussitôt. Black n'était pas le genre d'homme qu'on ignorait aisément, car en plus de sa taille et de son physique saisissant, il émanait de lui une aura de danger indéfinissable. Dans les salles de bal, à l'opéra, dans les dîners en ville, dans les parcs, il ne passait pas inaperçu. Nell ne se souvenait pas d'avoir jamais vu Mordecai Black ne pas se faire remarquer – ce qui avait fait naître un profond ressentiment chez Roger.

Black l'aida à monter dans le fiacre.

— Où logez-vous ? s'enquit-il.

— Au Earnoch, non loin de Piccadilly.

Il échangea quelques mots avec le cocher et rejoignit Nell dans la cabine. La portière claqua, et elle se retrouva seule avec Mordecai Black.

Soudain troublée, elle ressentit ce mélange d'attirance et de crainte qui avait marqué sa saison mondaine. Son poulx s'emballa. « Ne sois pas stupide, se dit-elle. Tu ne veux pas de lui et il veut encore moins de toi. »

Mieux valait se concentrer sur le sort de Sophia. Combien de temps faudrait-il pour atteindre Exeter ? Oserait-elle accepter l'aide de M. Black pour s'y rendre ? Le devrait-elle ?

Luttant avec sa conscience, elle crispa les doigts sur son réticule. Elle ne devrait pas permettre à M. Black de régler son déplacement en chaise de poste, car elle ne serait jamais en mesure de le rembourser. En outre, ce serait inconvenant. Une jeune fille célibataire n'avait rien à faire avec le sulfureux Mordecai Black.

Le scandale lui collait tellement à la peau que toute association avec lui entacherait sa réputation.

Cela étant, sa réputation était déjà entachée. Elle-même avait connu le scandale et en quoi sa réputation avait-elle de l'importance de toute façon ? L'essentiel était de retrouver Sophia au plus vite. Et si M. Black était prêt à lui tendre la main, elle devait s'en saisir, quitte à lui être redevable ensuite.

Lorsqu'elle risqua un regard dans sa direction, elle frémit et son pouls s'emballa de plus belle. Elle le désire et le redoutait. Quelle imbécile elle était de se laisser guider par des émotions aussi contradictoires. Des émotions qu'elle aurait dû maîtriser un an plus tôt.

Mordecai Black avait un visage mémorable, c'était indéniable, avec ses traits taillés à la serpe, ses pommettes saillantes et ses prunelles si sombres qu'elles étaient presque noires, sans oublier le nez des Dereham. Un nez romain qui l'empêchait d'être beau à la manière lisse et classique de Roger. Il n'en était pas moins séduisant en diable et d'une virilité troublante. Les femmes se retournaient sur son passage. À côté de lui, les autres hommes paraissaient fades.

Roger lui en voulait pour cela aussi.

Nell baissa les yeux sur son réticule. Le visage de Mordecai ne changeait rien à l'affaire. Seule sa personnalité avait de l'importance. Était-il digne de confiance ?

Lorsque le fiacre s'arrêta soudain, elle se redressa. Étaient-ils déjà à Piccadilly ? Elle regarda par la fenêtre, ne reconnut pas la rue. Elle se tourna vivement vers M. Black.

— Nous allons déjeuner ici, expliqua-t-il.

— Mais...

— Il faut que nous parlions. Et que nous mangions.

Nell scruta les alentours. Le quartier ne semblait guère reluisant.

— Ici ?

— À Mayfair, nous risquons de croiser du monde. Ici, nous sommes anonymes.

Black descendit de voiture et lui tendit la main.

Dubitative, Nell s'en empara. Ils se trouvaient devant un établissement fréquenté par des travailleurs, de simples ouvriers, pas des employés. Des hommes du peuple qui l'auraient rendue nerveuse si M. Black n'avait pas été là.

— Vous êtes déjà venu ? murmura-t-elle alors qu'ils entraient.

— Non. D'après le cocher, ils servent les meilleures tourtes à la viande de ce côté de la Tamise.

Dans la salle flottait une forte odeur de bière et de sueur. Heureusement, elle décela aussi un délicieux fumet de viande rôtie. Son estomac se crispa dououreusement, lui rappelant qu'elle n'avait rien avalé de la journée.

Black s'adressa à un serveur qui les conduisit à l'étage.

— Où allons-nous ? s'enquit Nell.

— J'ai demandé un salon privé.

Toutes les rumeurs qui circulaient sur Mordecai Black lui revinrent : Black était un coureur de jupons, un libertin, un vaurien de la pire espèce. Soudain, elle prit peur et s'immobilisa. Black allait l'aider, certes, mais il se ferait sûrement rembourser en *nature*.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

Elle vit qu'il ne comprenait pas, et puis son visage se crispa comme si elle venait de le gifler, et il afficha une expression indéchiffrable.

— Nous pouvons manger dans la grande salle si vous préférez, proposa-t-il d'un ton sec.

— Je suis désolée, bredouilla-t-elle en rougissant. Je ne voulais pas dire... Enfin...

Que ne voulait-elle pas dire ? Qu'elle n'avait pas pensé qu'il allait s'imposer à elle ?

C'était exactement ce qu'elle avait pensé, et il le savait.

Elle s'empourpra de plus belle.

— Désolée, répéta-t-elle, sincère et honteuse face à cet homme qui s'était montré si bienveillant à son égard. Un salon privé sera parfait. Je vous remercie.

Les lèvres pincées, Black la toisa. Il semblait tellement offensé qu'elle crut qu'il allait se raviser et refuser de lui venir en aide avant de la planter là. Dieu merci, il se contenta d'un bref hochement de tête et suivit le serveur dans l'escalier.

Nell l'imita. Ils longèrent un couloir et entrèrent dans une pièce meublée d'une table et de six chaises. Le serveur se retira en leur annonçant que le repas serait bientôt servi. Black alla se poster devant la fenêtre. Nell eut le cœur serré. Elle l'avait blessé, c'était manifeste. Elle avait l'impression qu'un gouffre s'était creusé entre eux.

— Je n'ai pas réfléchi, avoua-t-elle, mortifiée. Je suis simplement...

*Épuisée, inquiète et effrayée.*

Black était un colosse, un homme bien plus impressionnant que n'importe quel client présent dans la salle, or elle avait réussi à le blesser sans même le vouloir.

Comment se racheter ?

Elle prit son courage à deux mains.

— Lors de ma première venue à Londres, mon père m'a mise en garde contre vous. Il m'a recommandé de garder mes distances car vous êtes dangereux et capable de ruiner la réputation d'une femme d'un seul regard.

Mordecai serra les dents et détourna les yeux pour regarder dehors.